

Mémoire, perte totale

Pierre Ouellet

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (1996). Mémoire, perte totale. *Moebius*, (69-70), 13–26.

PIERRE OUELLET

Mémoire, perte totale

Je me sentais à l'intérieur d'un roman sans intrigue, c'est une sensation qui me saisit de plus en plus souvent, non pas sans intrigue à proprement parler, plutôt un roman dont l'action se déroule au hasard, compréhensible de Dieu seul, s'il s'occupait de cela, mais Dieu ne s'en occupe pas.

Jean-Claude Pirotte, *Plis perdus*

J'ai la mémoire précise : un scalpel entre les mains d'un chirurgien du cœur, de la cervelle, de la cornée, de quoi encore qui tienne au corps par quelques veines et quelques nerfs mal attachés, vite tranchés. J'opère à froid sur mon passé — tant de choses, en moi, que je voudrais m'enlever : l'appendice de la pensée, les amygdales de l'âme, la vésicule biliaire du cœur, toutes choses inutiles comme l'amour, la mort, qu'on garde en soi plus jalousement que son histoire toute faite, défaite, invouable secret dont on se sent atteint, handicapé. On a été, bien davantage qu'on est, qu'on sera : qu'on serait. On est au passé, à l'imparfait. Mal conjugué, dans la discordance des temps. On ne s'accorde pas. Invariable qu'on est, inconjugable. Mais conjugue-t-on falloir, pleuvoir, gésir ? Vivre encore, survivre, n'est qu'un vague souvenir qui nous revient, le soir, avant d'aller se coucher : ça nous rappelle dormir — mais en moins bien.

J'ai vécu ça — pour quoi ? Qu'on m'en opère, à cœur ouvert, endormi là, dix ans après, sur la table d'opération d'une mémoire qui ne laisse rien passer : nettoie la plaie, cure le cœur, coupe le fil, partout, veines et nerfs, des métastases, des métaphores filées de la tumeur maligne. Mémoire qui prolifère : elle contamine le rêve, croquis du réel que des rétrovirus

d'oublis, d'amnésies vives, barbouillent de rouge, signent et déchirent, puis jettent aux chiottes, portrait en pièces d'un homme en loques. On est l'esquisse, seulement, du souvenir qu'on sera, dans la mémoire des autres, et la sienne propre, qui la dissèque, vivisectionne sous nos propres yeux : regard d'expert sur nature morte, tableau vivant passé au pilon, chiffon de sang qu'on déchiquette, confetti d'homme jeté au vent. Tout flotte.

J'attends, une vie entière, que ma vie passe sous le bistouri. De toute urgence. Dans la patience. Vivre : s'inscrire sur une liste d'attente — les noms tombent, un à un, comme des mouches, jusqu'à ce cri : son nom à soi, appelé d'entre les morts parmi les vivants pour la grande opération, l'ablation de la mémoire, la greffe d'oublis. Une chirurgie *éthique*, plus qu'esthétique : que l'on m'opère du mal qui règne de par le monde, et dans mon foie. Qu'on me transfuse le sens — mes veines vidées pour qu'un sang neuf remplisse mon ventre, ma bouche, ma tête, ce cœur au ventre et sur la main que l'on me pompe avec de l'air, du vent, dedans, enlevé aux mots les plus puissants, les plus amers, le mot aimer, le mot mourir. Ces mots-là sont des souvenirs, dont le sens fort, trop fort pour moi, est amnésie, ataraxie, anorexie de la mémoire qui toute sa vie a dégrossi, dégraissé l'être autour de soi, réduit à l'os — l'os de cœur, l'os de carreau. Une aphasie, comme on en a, parfois, devant sa vie : toute faite, achevée — bouche bée. Je ne dirai plus un mot : j'avale des arêtes, me nourris d'os. La vie me fait la peau, la chair, ventre et dos. Je suis à plat, sur la table, tous mes organes dans leurs bocaux, et ce cœur d'homme, seul dans son pot, sous vide, dans le formol — le ventricule qui pend, gorgé d'alcool. La vie larguée : fourguée contre n'importe quoi. L'existence humaine : surévaluée. Un seul souvenir l'a décotée : on se rappelle n'être pas né, seulement mort-né pour la journée. Un vieux chandail jeté en tas sur le matelas, un vieil imper sur le portemanteau. Quand je sors, je ne me prends pas : me laisse, comme on m'a laissé — fin seul dans la chambre à coucher, le bloc opératoire du temps.

On se souvient pour se vider de soi, remplir son corps, sa tête, de l'autre qu'on a été, bien plus aimable, bien mieux aimé qu'on ne le sera jamais. C'était il y a longtemps, et c'est encore maintenant : le ciel est bleu, il paraît blanc — on garde les yeux dans les poches pour ne pas voir l'orage venir, éclater sec. Tu dis : le silence des hommes, leur parapluie. Moi : viens sous mon silence, dans l'éclaircie. À l'abri du ciel, et des intempéries, on se souvient de tout : l'éclair par la fenêtre, le tonnerre partout. Oui : l'orage est entré — la tête sous l'ondée, le cœur au sec, jusqu'à ce qu'il s'ouvre et se mouille, trempant dans le regard comme un seul œil dans deux grosses gouttes.

On partage le temps : le gîte et le couvert. Loge à deux : dans la même vie, trop étroite pour nos grandes âmes, mal arrimées, qui ne coucheront plus dans le même lit. On est, l'un pour l'autre, sans abri — à découvert, à la belle étoile de nos vies. Jour et nuit. On tire le ciel, sur soi, pour se couvrir du froid. Je dis : rappelle-toi. Elle : rien, moins que rien. Nenni. Sans appel, sans amour, sans vie. On pleure sur ça : que ça se noie. Nos mains : deux grandes gommages qui d'une caresse effacent nos corps de la surface du lit. Voilà, c'est tout. C'est fini. Se souvenir trop, et de trop près, fait monter des larmes jusqu'à la tête, d'où ça nous sort comme du passé broyé, mal digéré, temps liquidé. Pourtant, on le sait : chaque pensée est de la vie en trop, ruminée, remâchée, crachée bientôt sur un bout de papier. Rappelons-nous : criions sur les toits ce qui nous est arrivé, qui ne repartira pas de sitôt — ça colle à l'âme. Une histoire ? pas vraiment, une chansonnette, plutôt. Dont le refrain vous prend, ne vous lâche plus : une voix aiguë, et des violons, dedans, si lancinants, des ongles de femme sur un tableau noir, une éraflure dans la mémoire, qui ne cicatrise jamais, la trace, sur la poitrine, d'une césarienne à froid pour vous abstraire le cœur, avorton d'âme mort-né dans son berceau de sang, de sentiments qui bercent, caressent, puis noient, tuent sec, sans remords, vague souvenir prémédité.

Campons le décor : une ville comme on en voit tant, avec ses tranchées, bordées de tanks, entre les bunkers de verre et de ciment. Les barbelés de la misère — qu'on ne voit pas : défense d'entrer, d'outrepasser — qui vous entravent les pieds, le cœur et le regard, presque à chaque pas. L'amérique du nord — en petites lettres, grandeur nature. Mais nature morte, et empaillée : rangées de gratte-ciel au garde-à-vous, pied de grue de buildings le long des rues, piquets d'immeubles plantés au bord d'immenses rigoles à quatre voies, caniveaux d'hommes, de femmes dans leur ferraille, avec terre-plein, parfois, raie d'herbe au milieu de l'asphalte, chauve et qui luit, toute la journée, toute la nuit, sous le soleil comme sous la pluie. Tant d'autres choses, qui font l'espace, le temps, l'arrière du décor, dressent dans l'air ce continent, ce monument : stèle dans le ciel, plaine debout, plantant sa croix sur le calvaire du temps. C'est comme posé sur l'air en attendant, cette terre d'acier, de verre luisant : des planches contre le mur du temps, avant qu'on ne les cloue, les y suspende, cloisons de béton contre l'espace trop grand, dont il faut boucher les trous.

On déambule là-dedans, au bout d'une chaîne : on traîne sa niche, derrière — son passé d'homme où l'on s'endort, chaque soir, rêvant que sa tête vidée, réduite à rien, se glisse hors du collier, s'échappe une fois pour toutes du poids de clous, d'écrous, de planches, rouillés, pourris, souillés, qui lui servent de toit. On n'a plus qu'un plancher, avec son prélat d'asphalte, et les trottoirs, de chaque côté, moquettes usées où l'on s'essuie les pieds avant de rentrer chez soi : en soi — toit de tête troué par où pénètre n'importe quoi, la grêle et le verglas, des morceaux de canicule gros comme le poing, des courants d'air torride, glacé, longs comme le bras, avec une grande main forte, au bout, de trop longs doigts. Peu d'hommes ont un domicile fixe, hors leur mémoire. Un plancher bas — comme le profil des miséreux. Une maison rase : une âme à plat. Un plafond haut : le ciel entre les toits — nuages, pluie forte ou crachin doux, brou de lumière, parfois, comme du soleil dans du yaourt. On regarde ça : il faut faire le

ménage, avant que la vermine s'y mette. Les miasmes, la mousse, les miettes : tous les déchets de dieu, des hommes, des bêtes qui donnent naissance à ça, grandi trop vite, décharge publique, à ciel couvert, dont la croissance augmente chaque jour le poids de la terre.

Est-ce que les morts, avec leur poussière, leurs ongles sales et leurs cheveux gras, ceux qu'on enterre depuis des siècles, des millénaires, dans les sous-sols de l'univers, feront un jour pencher la balance du monde, et tout avec, vers l'autre plateau, où le néant soupèse sa masse informe, compare ses chances avec celles de l'être ? — j'attends ce moment, depuis longtemps, où le fléau du temps, sinon de l'éternité, penchera pour ce second plateau, rempli des fruits pourris de l'être dont le poids de néant se renversera sur nos têtes, tempête de vide sur l'univers entier, tout effacé : mers et mondes, vaux et marées, hommes et femmes dans le même panier... Mais ça, c'est une autre histoire, trop longue à conter. Elle dépasse de cent coudées notre pauvre mémoire, toute occupée de ses petites misères : la paix, la guerre, manger son pain tous les matins avec du beurre pas trop ranci, rentrer le soir avec une provision de fatigue suffisante pour lutter toute la nuit contre l'insomnie — cette faim de quoi, dans l'homme, que l'angoisse creuse à la petite cuillère, ulcères de l'âme, trous d'être aux tripes, plaies vives comme des oublis... Voilà : le décor est planté — couteau au cœur que ça fera saigner : ces éclats de verre, là, dans la façade des immeubles, ça se fiche en soi, avec la même violence qu'un mauvais rêve ou un mauvais souvenir qu'on aurait mal soigné.

La mémoire s'ajuste à n'importe quoi : l'univers entier, la ville et son passé, la nuit qu'on vient à peine de traverser — comme un aveugle, avec son chien, les grands boulevards achalandés. Lunette d'approche, ou d'éloignement, cette mémoire de poche que l'on s'applique à l'œil — qui n'y voit rien, s'il n'a le flair, aussi, comme l'ont les chiens. Je sens les choses venir : tu frappes à la porte avec le poing. Je ne t'ouvre pas avant que la porte saigne. Suinte,

au moins. Crie plus fort que toi, plus fort que tes mains. Je n'ouvre à personne. J'ai écrit sur ma vie : *fermé*, pour cause de maladie, cause de départ — cause perdue, désespérée. Je n'en démordrai pas : une porte est faite pour être fermée — à tout le moins : claquée. Claquée au nez. Toute porte est un coup de poing, qu'on prend où l'on peut : à l'âme elle-même ou entre les yeux. Tu le sais bien — tu reviendras demain. Mais je t'ouvre — j'ouvre les yeux, parfois, et un cœur trop grand : pour les yeux qu'on a. Tu ne dis rien — tu dirais n'importe quoi. Je ne réponds pas : je te tairais, toi, ferais le silence, l'impasse sur toi. Je prendrais ce laps de silence après le cri, avant les larmes, pour en faire une éternité, où rire et pleurer, se taire et crier, mais en soi, seulement en soi, entre les quatre murs d'une mémoire parfaitement isolée, les murs eux-mêmes lourdement verrouillés, la clé des cris, des larmes, jetée au loin, par une fenêtre barricadée, ma pauvre tête, mon pauvre cœur insonorisés pour des siècles de bruits et de fureurs qui passent par la bouche d'une femme, l'oreille d'un homme, rumeur répétée d'un malheur profond, qui frappe à la porte de l'être, directement, toute la nuit, et dont l'ampleur est sans commune mesure avec nos petites blessures, au cœur ou à la tête, qu'on appelle mémoire et quoi encore : oublis, rêves évanouis, tous ces surnoms qu'on donne à notre misère pour ne pas dire le nom de dieu.

L'histoire commence comme un paysage bouché — sans horizon. Une ville, dedans, nous en obstrue la vue — on ne voit rien venir, au milieu de la rue, entre les buildings. On ne voit pas où le monde commence, finit, sinon là-haut, dans le ciel carré, entre deux toitures — où il s'éternise, débuts et fins mélangés dans le même pudding : neige fondante et pluie verglacée. Je n'erre pas pour rien dans ces rues sans fin — je ne connais qu'une façon d'aller, venir, dans tous les sens sans s'arrêter : la filature. Je file une chose, non pas quelqu'un, une chose à peine, une chose de peine, même, de peine et de misère, de haine et de mystère. Je file de l'inconnu, de l'évanoui, du disparu — du mal souvenu. Voilà : un

passant file son passé. C'est tout. Je peux l'avouer : je file le mauvais coton d'une vie qui m'a trop tôt lâché, s'est abîmée, s'est déchirée, déchiquetée — à retrouver chez le fripier, le chiffonnier : dans leur arrière-boutique, sans doute, dans leur poubelle, du moins, au fond d'une ruelle. Je fais les rues et les coins de rues, non tant pour faire la manche : je n'ai besoin de rien, que pour attendre en me bougeant un peu, trompant l'attente, le froid, la honte et la faim, le retour brusque de ce passé — ce passé brusque, tout en souvenirs mal équarris. J'attends ça de loin : un accident, qui m'arriverait à moi, sur le trottoir, au bord de la chaussée, à quoi j'assisterais, principal témoin, qu'on ne juge pas bon d'interroger. Toi, tu me poses la question, sans arrêt, comme si ça me revenait à tout moment, de bien plus loin que la mémoire, d'une voix hors champ : m'aimes-tu, viens-tu prendre un café. Quelle est la couleur du ciel quand on regarde ses pieds. Je passe mon chemin : je n'entends rien aux devinettes que les hommes et les femmes de ma vie posent, comme des colles, au pauvre enfant que je n'ai jamais été, ne sachant plus son nom et que l'année s'achève sans qu'une autre n'ait commencé.

L'automne avance. On commence à voir l'anatomie des arbres : d'immenses archéoptéryx nus, tête au sol, plantés, leurs larges ailes d'os en éventails dans le ciel — d'énormes vautours plumés par le vent, qui font l'autruche, et dont les cris, enterrés vifs, se répercutent dans les pattes, la queue, les ailes squelettiques qui claquent, craquent, plaquées au temps. Épouvantails vivants, qui font le mort : pour apeurer les revenants. On marche entre ces oiseaux de malheur, qu'un rien éventre, pendus au ciel par leurs ergots, et l'on se dit : les arbres souffrent, comme nous, quand c'est fini — ils perdent leur âme, aussi, dans un coup de vent, un coup de froid, un coup d'épée dans l'air comme nous dans un coup de cœur, coup de foudre au ventre, à rebours, tout à l'envers. Le temps sévit. L'hiver dès la Toussaint : le mois des morts sur toute l'année — arrière-saison : arrière-pensée qu'on a, mauvaise, qui vous obsède. Je ne sais plus comment c'est venu : le sentiment de

la fin, le but atteint, dès le début. Tu ne m'as pas pris la main quand je te l'ai tendue : il y avait du vide, dedans, que tu ne voulais pas remplir, t'en barbouillant la paume, que tu pouvais porter à ton visage, après, y effaçant toute trace de moi, de ma présence, de ce regard plus grand que la main posé sur ton regard pour que tu me voies en toi, non pas dans ce miroir, mon visage défait, entre mes doigts. Le temps vient. Les choses arrivent comme elles peuvent : dès le début — fin avant l'heure, milieu de tout. Tu me dis : laisse — plus rien ne vaut la peine. La peine ne vaut rien. Le plaisir non plus.

Je me souviens : un ciel commun, comme on en voit les dimanches matins, avec un rien, dedans, qui lui donne l'air souffrant, faibli à ce point qu'il s'accroche aux nuages pour ne pas s'écrouler. On marche là-dessous, regardant nos souliers. On ne veut pas voir ça : un ciel qui flanche, ne tient pas le coup. Un ciel qui penche, sens dessus dessous. L'asphalte est bleu, et sans nuage, que l'on regarde sous nos semelles. On a les yeux, comme deux pensées, au bout des pieds : on ira où, comme ça, à se marcher sur les pas ? Tu dis : regarde où tu vas ? Je marche dans la chose de chien, en traîne l'odeur jusqu'à demain. M'essuie les pieds sur mon passé : ça laisse des traces dont on se souvient. Le ciel, du coup, prend cette couleur, et cette odeur toute la journée. On rentre, dis-tu. Avant : on fait le marché. J'achète des somnifères, des comprimés pour la tête, des choses du genre et une canette de bière — pour les légumes, on verra demain. Je dis : on rentre. Elle : il n'y a nulle part où rentrer.

On a mal à soi — mal au réel. On continue. Perdre — pur et dur. Persiste et saigne : le sang rasure, on est encore vivant. Vivace : vieille plante, vieux plant. J'insiste — te dis : pourquoi ? Toi : pourquoi pas ? Ça s'arrête là : le tour est joué — on ne jouera pas. Dés jetés, pipés. Entre les mains du sort, doigts de fée, du mauvais sort, doigts sorciers : fortune, destin. Les fils coupés, un à un, qu'on ne renoue pas — qu'autour du cou, les poignets liés. L'âme entravée. Un attachement, serré, qui se délie :

pour le meilleur et pour le pire, comme on divorce d'avec la vie. Se sépare de vivre : ça nous a quitté, vite fait — mais depuis quand ? Hier, avant-hier ? Il y a si longtemps — la mémoire nous ment : c'est aujourd'hui que ça commence, l'avenir bouché, le temps mouché. On ne peut plus dire la vérité : il y a prescription — amnistie générale, amnésie générale : tout se passe comme si naguère, c'était maintenant, mais en moins vrai, dans la mémoire de qui écrit l'ultime déposition, où tout s'explique, tous les mobiles, les alibis.

Tu fais la soupe, elle refroidit, plus vite qu'on ne la mange. Je fais le café, tiédi, à peine goûté. Le froid passe, et ne passe plus, reste : sur tout, sur nous. On couche dans une glacière, on mange sur un glacier. La mémoire : de la glace vive, gèle tout, et le présent, figé, d'où tu me vois, derrière la vitre, givrée, regarder l'heure passer sur toi, de midi une à minuit trois. Le temps que passe, au ralenti, le temps, la vie, cet agacement de chaque instant. Cet entêtement de la journée à ne plus finir que pour, chaque fois, recommencer : vivre, dormir, tout se rappeler.

Conte à rebours : les choses se sont passées à la vitesse de la mémoire, déjà, quand ça n'était que du présent — grave, lourd, mal dégrossi de cette gadoue qu'on traîne, l'heure, l'an, sous ses souliers percés. Notre mémoire ne sait pas l'heure, elle n'a pas d'âge, et c'est sa chance : elle ne sait pas compter. Elle fait, à chaque instant, des heures supplémentaires, sans rien demander. On paye sa vie temps double, pourtant, et en monnaie de papier. Un chèque en blanc aux moindres faits, aux événements, aux choses qui nous arrivent — qui ne sont jamais données. On sera bientôt ruiné : faillite de vivre, banqueroute d'aimer, sans provision que son cœur lourd pour tout payer, tout rembourser, et cette dette que l'on contracte dès la naissance, hors de prix, sinon celui, qui croît sans cesse, de l'existence — crédit, débit, toute cette misère dans sa crécelle, que pour payer sa pauvre pitance. Vivre : claquer du fric — claquer tout court : sou par sou, jusqu'au grand crash, apocalypse de l'être, argent comptant. L'âme paye cash : espèces

sonnantes et trébuchantes d'une vie tombée au goutte à goutte dans les machines distributrices de la mort douce. Et leurs complices : le corps des femmes et leur regard, fendu au khôl et au rimmel pour qu'on y jette des pièces, une à une jusqu'à ce qu'il marque le compte exact — leur être à sec ne rend jamais la monnaie : il rendrait l'âme avec. Il faut l'appoint : cinq sous pour un sourire, deux de rabais — le compte y est : complet. Je te donne cent sous, tu me donnes un baiser — mille : tu me fais le grand numéro d'une âme en peine sur les boulevards, dont je croise le regard désespéré, le creuse, l'approfondit, l'incruste dans ma mémoire, l'accroche à mes pensées, le traîne jusqu'à cette chambre où il ne se pose nulle part, sinon dans les draps sales où tu t'allonges pour la journée, et moi qui veille à tes côtés, et cetera — théâtre d'ombres, ballet mort, inanimé : cinéma.

Ça remonte à quand ? Faut-il que les choses soient tombées bas pour que l'on dise qu'il faille *remonter le temps* — la pente de son passé, abrupte, à pic comme le regard d'une femme tombé sur soi au milieu de la rue comme si c'était par cela, la vie, le reste, qu'on pouvait être frappé, écrasé net ? Les rues sont faites pour qu'on y croise n'importe quoi — et son destin, parfois, qu'on suit quelque temps jusqu'à une lointaine adresse, qu'on ne connaît pas : on ouvre le portail puis monte au bout d'un obscur couloir l'escalier droit jusqu'au troisième palier, là, devant cette porte, entrebâillée, qui se referme sur soi avant qu'elle ne vous claque au nez, vous rejette à la rue, quelques mois plus tard, avec votre âme blessée — qu'est-ce qui vous est arrivé ? La vie, la mort, cette étrange mémoire où l'on s'endort, jusqu'au moment où l'oubli de vous-même vous aura réveillé : ce souvenir fort, ce blanc qui jure dans les images brouillées.

Soyons précis, coupants — les choses, comme elles sont, sont les précis de la passion, écrits et lus froidement : d'une voix éteinte, soufflée par le vent. Mémoire à froid : chauffée à blanc, puis replongée dans l'eau glacée. Je passe mes nuits dans les salles

de réanimation d'hôtels miteux, où tu partages mon lit, anesthésiée aussi, rêvant de ma mort à tes côtés — mais d'une mort douce, comme en connaissent les comateux. Le matin, la lumière entre par toi : tes yeux me réveillent avec leur sonnerie. Cette tache de sang qu'ils ont au milieu, tache de naissance qui chaque jour grossit, c'est une alarme de feu — je ne me lève plus : je saute par la fenêtre, sans m'habiller. Ça me ranime d'un coup, le regard d'une femme au-dessus de mon lit : ces projecteurs qu'elles ont, fouille-rêve, fouille-tête, comme si l'on creusait à la pelle dans votre conscience pour y déterrer quelque cadavre, serait-ce un trésor ? Électrochoc : on vous regarde dormir, tout enfoncé dans votre vie, engoncé là dans vos souvenirs, dans de beaux draps, toute cette literie du passé mort, qui garde des traces de ces morts là, des morts qui tachent, des morts qui restent incrustés vifs dans le creux des lits. On ne se réveille jamais de ça : on se réveille au rêve, seulement, qu'un jour ça s'effacera — les blanchisseries du temps feront leur boulot, où l'on apporte tous les matins son linge à laver, et un peu d'âme, dedans, à repasser, à reprendre.

Mémoire : mouvoir d'images. Vite dit ! Les images ne meurent pas, elles crèvent, petit à petit, mais ne meurent jamais, crevaillent, crevotent, intuables, comme des oublis, qui ne partent pas, indélébiles, du blanc de béton, des trous de béton, qui ont la vie dure comme du pain dur : ça ne moisit pas, ça ne pourrit pas — vous moisirez avant. On lave les cerveaux, et les consciences — pas les mémoires, souillées d'images, salies d'oublis, ombres d'images encore plus fortes, dans le souvenir à double fond, à double porte, qui s'ouvre sur tout : cette femme qui pleure, les gouffres, la mort, la pourriture qui dort dans les conserves qu'on ne débouche plus depuis des siècles.

On se souvient — se toussé, s'éternue là, dans le mouchoir du temps. On se vide le cœur comme on peut. Pas toujours par les voies du cœur : impénétrables. On se renifle : on ne se sent plus, le nez bouché par les odeurs de qui, de quoi. Puis l'on se

mouche toute la pensée — on dit bien : moucher la mèche pour une bougie, qu'on ne peut plus souffler, manque d'air, manque d'âme, une fois par année, pour se fêter. Voilà : je mouche cette flamme dans mes pensées, par où elles tiennent encore à la vie — rien ne s'éteint, pourtant, on souffle sur des braises, seulement, et ça ranime un feu, en soi, qui fait des cendres qu'à chaque instant l'on va remuer, remuant le passé comme les corps aimés qui dorment à ses côtés d'un sommeil profond où leur âme repose, incinérée, grandes urnes de chair qu'il faut secouer à deux mains pour y entendre bouger quelques poussières d'un être réduit à rien. Je me glisse entre les draps, l'embrasse sur le front — elle dit : j'éteins ? Oui : je me souviens, je me souviens de tout. Il est minuit moins vingt : la fenêtre est ouverte, la nuit entre à pas de loup. On ne l'a pas sentie : on glisse dans le sommeil avec la même aisance, la même innocence qu'un peu d'air frais sur les épaules dénudées d'une femme qui dort à poings fermés.

Puis c'est le même manège — la mémoire anticipe, devance ce que j'ai vécu : le vit d'avance, jamais d'après. Peinture d'avant modèle, si l'on veut. La mémoire va vite. La vie aussi, qui la rattrape, parfois. Je me dis : on prend une femme comme on prend un taxi — le compteur tourne, toujours, plus vite quand on fait l'amour, plus lent quand on l'attend, tard dans la nuit. Au bout d'un temps on paye la course, comptant, avec pourboire : une poignée de rêves usés, menue monnaie tombée des poches trouées de sa mémoire flouée, puis on claque la porte. On fera le reste à pied, dans la nuit noire.

Écrire : une biopsie de la mémoire. On ne sait trop ce qui peut en sortir : positif ? négatif ? Le diagnostic est dans quelques mots, qui reviennent sans cesse, langue de poix, code génétique du mal, en soi, que le seul silence, fatal, total, éradiquera — on n'est pas près de guérir, et l'on porte sa croix : lourde rature sur son passé, âme de bois, x large, cloué sur soi. Les clous : cette ponctuation de fou qui revient partout, marquant dans la langue le passage du mal, d'un souffle d'homme, qui souffre. Je n'en dirai pas

plus : à vous de sentir, de deviner. On vous arrache la vérité, et vous résistez. Comme on arrache un oui à la femme aimée — elle accepte tout, mais c'est un marché : il faut que « vous l'aimiez » aussi comme on aime la vie, sans condition, parce qu'elle vous est donnée. Beau temps, mauvais temps. Tout est un don, et c'est à prendre ou à laisser. Moi je dis : un abandon — le monde nous est jeté, et nous dedans, réciproquement, dans la poubelle l'un de l'autre, pleine d'être, à déborder. On y a été mis, depuis le premier jour, pour y rester — il faudra bien s'accommoder, orphelin des autres, veuf de tout : on mourra séparé, dans le même baiser.

C'est cette mémoire qui nous unit : une vraie colle — une pâte à modeler : on fait toutes sortes de choses, avec, qui vous restent sur les doigts, poisseux, d'avoir trempé, toute la journée, dans cette boue molle des images mentales, des images malades : portrait de femme avec groupe, portrait du monde en croupe. Je dis : où est la vie ? dans cette odeur de soufre, une vie d'homme sorti d'un gouffre, qui entre seul au supermarché, ramasse quelques articles, puis ressort sans payer — il a assez donné ! Une fois dans la rue : le souvenir le frappe, comme une femme seule à ses côtés — ce n'est pas normal : les anges eux-mêmes ne sortent qu'accompagnés, gardiennes d'enfants, bergères, bergers. Il y a toujours quelque fantôme, tout en sourire et en robe blanche, qui veut bien jouer les bénévoles — l'accompagnement des âmes solitaires, en phase primale ou terminale, est une affaire de cœur, de femmes ou d'infirmières, comme dans les rêves, où elles ont toutes des visages de mère. Cimetière, pouponnière : jardins d'enfance, square de vieillesse, où poussent des arbres comme des bras blancs, avec des mains, au bout, leurs doigts bagués de fleurs, les ongles rouges comme des caresses. Je divague ? — la solitude, ça n'existe pas : on est à deux, à dix, à cent dans la même détresse, dans la même galère. On a coupé les ponts, on a coupé les arbres : les parcs sont des boulevards tout en asphalte, et en béton. Les hommes sont cimentés, les femmes dans le même mortier : piétons armés. Les temps sont durs : les

rues abondent d'âmes qui errent avec leurs armures, blindées, et de corps d'hommes, de femmes, qui ne sortent plus que dans leur carcasse d'acier. Mais cette chose morne, en pardessus, qui va toute seule se faire frapper ? Le monde l'évite de justesse : un coup de klaxon, un coup de volant, un bras d'honneur dans le rétroviseur — vous en avez pour la journée à vous remettre de votre malheur. Le temps n'y fait rien : il a bien trop à faire, et tant de choses à effacer.

Vous ne direz pas le contraire : les rues sont trop larges pour un seul homme, le ciel trop haut. On s'y égare, la mémoire elle-même s'y perd, qui ne sait plus même où sont les parcs, les gares, les hôpitaux — où va le métro. On est dans le lit des dieux, qui nous ont quittés, emportant avec eux le couvre-pieds : douillettes et oreillers. Le lit est double, triple, quadruple — c'est un multiple, un polyptyque : une tombe dans un berceau, un couffin d'homme dans un tombeau. Et c'est étroit, oui, comme les esprits, les caniveaux, car c'est petit, aussi, l'infinité : on y a froid comme à minuit, quand on reste seul sur le pavé, sur le carreau. On se roule dans le souvenir d'une maison chaude avec un toit, un bras autour du cou, une épaule douce où poser l'âme — sa vie entre des mains. Aux petits soins. Soudain : on bute sur une image, plus vieille, plus folle — une tête de mort sur l'oreiller, et son sourire carié. On s'est trompé, encore une fois, de porte ou d'escalier : on est entré par la sortie — on passe le reste de ses journées, et toutes ses nuits, aux soins intensifs d'une mémoire qui vous rappelle à la vie comme malgré vous, malgré le temps : aux soins intempestifs d'une mémoire qui ne vous lâche plus, incarcéré, interné là, dans des mains d'anges qui ont de gros bras, ou bien des ongles au bout des doigts. Ne vous en faites pas : tout s'arrange — on finit toujours par vous virer, vous mettre à la porte de n'importe quoi.